

mais il ne le cède à personne pour les transports naturels de libre et indépendante imagination (1).

Chez nous, l'avènement des poètes, non *point of the rustic school*, comme chez les anglais, mais des poètes *prolétaires*, ne date véritablement que du XIX^e siècle. Nous avons eu un vitrier d'abord, l'auteur d'une tragédie de Philippe II, J.-B. Daumier. La ville de Rouen a entendu les premiers vers d'un potier sur étain, M. Beuzeville, et ceux d'un ouvrier indien, M. Théodore Lebreton, dont il existe maintenant un gracieux volume, les *Heures de repos d'un ouvrier*.

J.-C. Jouvenot, ancien artisan serrurier, a donné deux volumes tant de poèmes que de comédies et de tragédies.

M. Durand, menuisier de Fontainebleau, a écrit un poème sur la forêt de ce nom.

Les *Recueils poétiques* de M. de Lamartine contiennent, parmi les plus belles compositions, une pièce adressée à une jeune lingère de Dijon, M^{lle} Antoinette Quarré, laquelle a publié quelques remarquables fragments. Un des meilleurs, c'est assurément la réponse aux vers de M. de Lamartine ; nous la citerons en entier.

Oh ! qui m'eût dit jamais, quand de tes chants ravie,
 Recueillant tous les sons de ce luth immortel,
 De mon cœur qu'enivrait la sainte poésie,
 A ton harmonieux et sublime génie
 J'avais fait un autel ;

Quand, au sein de ce monde, où le malheur isole,
 Ton livre, confident de mes chagrins divers,
 Était pour moi l'ami dont la tendre parole
 A toutes nos douleurs se mêle et nous console
 Des jours les plus amers ;

Quand tes hymnes aimés, que notre orgueil répète,
 A tous les cœurs prêtant de sublimes accords,

(1) Allan Cunningham, *ibid.* pag. 75.